



Lettre d'information n° 74 du 12 avril 2018 p2/3

www.laramonda.com

38 La ruée vers l'or bleu

Extrait provisoire de «arbres, plantes et hommes de la Sierra de Guara», Charles Mérigot (à paraître un jour)

Je crois que c'est Mariano qui m'a raconté l'histoire. Mariano, l'ancien propriétaire de ma maison, âgé de 75 ans à l'époque, petit, râblé, entêté, comme le veut le pays, encore capable de fendre d'un seul coup de hache une bûche de vieux chêne de deux mains de diamètre - je l'ai vu faire- et il ne marquait pas d'arrêt entre chaque bûche. Mariano, court sur des jambes arquées comme si toute sa vie il avait galopé dans le Far-West, ou plus certainement sur un âne de la région, comme Sancho. Il faisait comme beaucoup d'anciens, il jouait de sa surdité : « Redis-mois ça, je n'ai pas compris, je suis sourd. » Mais que l'on en vienne à parler d'argent et il révélait alors une hyperacousie surprenante.



Oui, il me rappelait Sancho Panza par sa façon de ne jamais prononcer une phrase sans y inclure un adage, un proverbe, un dicton. Il en formait des chapelets, des tresses imbriquées l'une dans l'autre et bien malin qui arrivait à suivre le fil dans la pelote de tous ces mots et bons mots qui se faisaient écho et rebondissaient l'un sur l'autre. Le jour où nous convînmes de l'achat de la maison, au lieu de répondre à ma question « A la fin, voulez-vous vendre ? », il se lança dans une longue histoire que je ne peux que résumer ici et qui comme d'habitude était entrecoupée d'autres, parsemée d'expressions anciennes, de références à un passé que j'ignorais.

C'était la parabole d'un homme revenu de la ville avec une chemise toute neuve et qui se pavanait dans les rues de Rodellar. Agacé ou séduit, un voisin lui demanda de la lui céder. Une discussion eut lieu et ils se mirent d'accord sur un prix. L'argent fut donné sur le champ, ou plutôt dans la rue, et l'homme se dépouilla illico de sa chemise sur la place publique pour la remettre à l'acheteur. Et Mariano de conclure : « L'important ce n'est pas de rester tout nu, mais de savoir combien on a vendu sa chemise ». Je compris enfin qu'il me fallait proposer un prix définitif pour la maison. Mais après quels détours !

Oui, Mariano, c'était un plaisir de l'écouter... quand on avait du temps. Mais le temps, il passe, et je regrette aujourd'hui celui qui m'a manqué pour savourer cet entendement ancien et pour noter toutes ses expressions proverbiales. Peut-être aurais-je été capable d'écrire Don Quichotte !

Un jour donc, avec Mariano, nous marchions depuis le pont qui marque la sortie des gorges de l'Alcanadre, où s'installa ensuite un camping, et nous nous dirigeons vers Pedruel, au milieu des restes d'un champ de lavande presque effacé alors et à peine perceptible aujourd'hui. Il m'en raconta l'histoire qui dut se dérouler dans les années 50.

« Un jour, un homme est arrivé et nous a proposé de planter de la lavande. Il nous paierait un bon prix la récolte. Alors tout le monde se mit à ne jurer que par la lavande, non pas de l'aspic, l'*espigol* aragonais, mais du lavandin qui ne pousse pas spontanément par ici. On en mettait partout, jusque dans les champs les plus reculés de la montagne. Ceux qui avaient peu de terres, montaient en semer là-haut dans le domaine collectif. Quand le temps de la moisson arriva, on vit venir un camion avec un étrange matériel qu'il fallut descendre par le chemin jusqu'au pont. Là-bas près de la rivière, sur les dalles de roche, il installa ces appareils et pendant quelques jours nous apportions les épis et il distillait. Même la nuit, le feu brûlait sous le grand tonneau métallique qu'il remplissait avec l'eau de la rivière. Et à l'autre bout, du liquide tombait dans un bidon. L'air était bien parfumé alors ! Quand il eut son compte de bidons, un camion est venu les chercher, là-haut sur la route. Après, je ne sais pas ce qu'il en faisait. Je crois qu'il les emportait en Catalogne. Cela dura un ou deux ans et la deuxième année, même ceux qui n'y avaient pas cru, tous nous voulions semer de la lavande, c'était de la folie cette affaire. Puis il ne vint plus et nous ne savions plus que faire de nos épis, alors nous avons abandonné ces champs-là et nos espoirs d'argent. »

On en voit encore des traces dans des lieux bien élevés et reculés, sur de petites parcelles d'où il devait être pénible de descendre les épis vers la vallée. Mais, l'effort, ils connaissaient, ces hommes-là, toujours préoccupés du lendemain. L'effort ne comptait pas.

Nous étions arrivés pendant son récit, non loin du gué de Fuente as Planas. Mariano s'interrompit, et sans un mot, s'avança vers la rive, se mit à plat ventre, se soutenant par une main et les pieds et, à la manière des Indiens des westerns, se mit à boire, de l'autre main, cette eau, si pure à l'époque. Il avait trop parlé, le soleil brillait trop fort ou alors il devait encore ressentir la soif de l'or bleu.

Désinscription : Cette lettre vous est envoyée parce que vous vous êtes inscrit sur notre site ou parce que nous nous connaissons. Si vous souhaitez ne plus recevoir cette lettre, il suffit de cliquer dans votre logiciel de messagerie sur le bouton « répondre » et d'écrire NON dans l'objet de votre message.

Confirmation d'inscription : Si vous souhaitez continuer à recevoir des nouvelles de nous, merci de compléter le formulaire (donner votre adresse électronique) sur notre site <http://www.laramonda.com/lettreinfo.htm> ou de nous écrire.